

Le minaret de Djam

par Robert KLUYVER

Son mystère faisait rêver les touristes quand l'Afghanistan en accueillait par milliers. A présent bien rares sont ceux qui peuvent le visiter. Même les spécialistes ont les plus grandes difficultés à se rendre dans cette région reculée située sur l'ancienne route dite " du centre ". Pourtant le minaret, rendu fragile par l'érosion des sols, nécessite des travaux d'entretien. Robert Kluyver, qui fut représentant de SPACH en Afghanistan, raconte le voyage qu'il a fait là-bas, la merveille du minaret, et les fouilles intempestives des chercheurs de trésors.

Dans la vallée du Hari Rod, une centaine de kilomètres avant que cette grande rivière ne sorte des montagnes du Ghor pour arroser les terres de Hérat, s'érige le minaret de Djam, le plus haut d'Asie Centrale. Incroyable histoire que celle de ce monument. Il fut élevé au tournant du 13^e siècle à la gloire du sultan Ghiasuddin de la dynastie Ghoride, qui depuis ces montagnes partit à la conquête de l'Inde, où il fit construire, dans la ville de Delhi, le frère jumeau de ce minaret : le Qutub Minar, un peu plus haut. Puis on oublia le minaret caché entre les hautes montagnes près du village de Djam ; à tel point qu'il ne fut redécouvert qu'en 1957, quatorze ans après qu'un aviateur qui avait survolé la région l'eut signalé au gouverneur de Herat.

Le minaret de Djam apparaît devant les yeux du voyageur émerveillé au tournant du défilé qui préside l'arrivée de la rivière de Djam dans la vallée du Hari Rod. Ses 65 mètres de haut sont d'abord dérisoires à côté des centaines de mètres des parois rocheuses qui l'entourent. Mais en s'approchant on est frappé par la décoration géométrique et calligraphique en terre cuite et son état de conservation remarquable. La sourate 19, celle de Mariam (Marie), qui reprend l'histoire des anciens sémites, de la genèse d'Adam à la conception immaculée du prophète Isa (Jésus), serpente de haut en bas le long des huit faces du minaret. A l'intérieur du minaret un escalier en double hélice, structure ésotérique utilisée trois siècles plus tard par Da Vinci pour l'escalier de Chambord – et " redécouvert " après des années d'efforts par ceux qui cherchaient la structure de l'ADN – mène vers le sommet. La maçonnerie, à l'intérieur, est en si bon état qu'on le dirait restauré il y a peu de temps. Pourtant, le minaret a survécu les huit derniers siècles sans intervention humaine.

Un mystère : pourquoi le minaret fut-il construit ici, sur l'angle droit d'un terrain triangulaire qui ne fait qu'un hectare, délimité par les rivières qui se rencontrent au pied du minaret et la pente raide d'un flanc de montagne ; un terrain trop petit pour accueillir plus d'un millier d'habitants, donc site peu probable de la capitale ghoride Firuzkoh ; sans intérêt militaire, et si éloigné des routes commerciales qu'il put être oublié pendant tant de siècles. A mes yeux, une seule explication possible : le minaret de Djam fut bâti sur l'omphalos de l'empire ghoride, son centre mystique, un de ces endroits où la terre est relié au ciel par un cordon ombilical tellurique, ou électromagnétique. Deux faits viennent corroborer cette explication : l'un, objectif, est que le site est toujours épargné par les tremblements de terre si fréquents dans la région ; l'autre, purement subjectif, est que je suis pris de vertiges inexplicables pendant tout le temps de mes deux visites au site, comme s'il s'agissait d'un site de haute altitude. Je me sens étrangement lessivé, soumis à une tension extérieure.

Mais je ne suis pas ici pour deviner les propriétés géomantiques du site, mais pour entreprendre une action bien concrète : organiser la construction d'un mur en gabions à quelques mètres du minaret pour protéger ses fondations de l'infiltration des eaux. En effet, les berges du Hari Rod, soumises à l'érosion à chaque nouvelle crue, ne sont plus qu'à un demi mètre du minaret, qui penche dangereusement vers cette rivière. La Société pour la Protection du Patrimoine Afghan (SPACH), dont je suis le représentant, a déjà exécuté le premier volet de ce projet en faisant construire un mur à la base du minaret le long du Djam Rod. Maintenant je m'affaire avec mon équipe d'ingénieurs et de spécialistes en conservation afghans, entouré des personnalités du village et des villageois qui participeront à ce projet en échange d'une ration journalière de blé, fournie par le Programme Alimentaire Mondial. SPACH est ainsi devenu le distributeur de l'aide local contre les effets de la sécheresse (voir le numéro précédent des " Nouvelles d'Afghanistan ").

Tandis que j'arpente les environs du site je suis frappé par le nombre de fouilles sauvages qui ont eu lieu sur tous les flancs de montagnes environnantes, en particulier dans la vallée latérale qui remonte vers le village de Bidan, de l'autre côté du fleuve. Il y en a littéralement des centaines. Il paraît qu'on y a trouvé beaucoup d'antiquités. Je suis

pris d'un sentiment de découragement : les chercheurs de trésors sont en train de détruire tous les indices qui nous permettraient d'en savoir plus sur ce site mystérieux et l'histoire, si peu connue, des Ghorides. Les archéologues n'ont jamais entrepris de fouilles ici. Le site est si peu connu que dans le guide historique d'Afghanistan qu'écrivit Nancy Dupree avant la guerre elle affirme qu'aucune trace de construction n'est visible au pied du minaret, et elle se demande comment on accédait au minaret. Aujourd'hui, grâce à l'érosion des berges et les fouilles dans et autour du minaret, il est clair que des constructions en briques délicatement décorées entouraient le minaret, qui était relié par une voûte en pierre de taille à ce qui fut probablement une mosquée.

Les visiteurs d'avant la guerre furent sûrement trompés par l'élévation extraordinaire du niveau du sol, due à la sédimentation consécutive aux inondations. Le Djam Rod, en apportant des pierres nombreuses dans le lit du Hari Rod, forme des barrages qui élèvent le niveau des eaux. Aujourd'hui un lac s'est formé derrière ce barrage. Nous le viderons en enlevant les pierres, afin de diminuer l'infiltration des eaux et l'érosion des sous-sols qui, selon mon jugement, pourraient déstabiliser les fondations du minaret et provoquer son inclinaison.

Nous pouvons ainsi peut-être sauver le minaret, mais pas le site. Curieusement, cependant, il y n'y a qu'une fouille dans le terrain plat qui entoure le monument. D'ailleurs, j'en suis responsable. Lors de ma visite précédente, je marquai l'endroit où nous avions posé le théodolite que nous utilisions pour déterminer l'inclinaison du minaret, avec un petit tas de pierres. Aujourd'hui je trouve un trou creusé précisément à cet endroit. Les fouilles ont révélé un sol en briques croisées, et des éléments de décoration en terre crue, en forme de pétales. Il s'agit sans aucun doute d'une construction ghoride. On doit me prendre pour un chercheur de trésors particulièrement bien informé. D'ailleurs, maintenant aussi, mes moindres gestes sont scrutés par des badauds qui attendent patiemment à une petite distance. Mon guide local m'informe en riant que ce sont des habitants qui attendent mon départ pour continuer leurs fouilles.

L'après-midi deux curieux personnages arrivent : deux jeunes hommes en veste noire à fines rayures blanches, habit peu courant dans ces parages, avec un air d'apprentis mafieux. Ils rôdent autour de notre équipe affairée, puis repartent. Plus tard mon guide me dira que ce sont deux marchands d'antiquités de Hérat en tournée, qui se sont inquiétés de la présence d'un étranger qui pourrait torpiller leur commerce lucratif. Ils redoubleront probablement leurs efforts pour vider le site de ses trésors avant une intervention officielle, dont ma présence doit leur paraître le signe avant-coureur.

N'y a-t-il rien à faire pour préserver ce site de ce destin funeste ? Nous avons formé un Comité de Protection de Djam composé de toutes les personnalités des environs immédiats, y compris de l'opposition, auxquelles nous avons expliqué que la destruction du site entraînerait la perte de revenus touristiques à l'avenir. Peu besoin de leur expliquer, car avant la guerre beaucoup de touristes venaient voir cette merveille. La permission de prendre des photographies ne coûtait rien de moins que cent dollars ! Mais les touristes venaient, et viendront encore, voir le minaret, et non le site, et le Comité ne semble pas assimiler la leçon que nous leur avons donné : en effet, à notre départ, ses membres nous offriront des beaux petits vases ghorides en cuivre, trouvées lors d'une des fouilles.

Comment donc arrêter cette hémorragie ?

Une intervention des autorités est indésirable. D'abord, les gardes ne sont jamais assez payés pour empêcher leur corruption par les marchands d'antiquités, voire leur participation aux fouilles. Même si une organisation étrangère leur payait des bons salaires, ils se verraient obligés de les rendre à leurs supérieurs, Taleban ou de l'opposition. Ensuite, le minaret se trouve sur la ligne de front, et il vaut mieux éviter de la réactiver par la présence d'hommes armés. Lors de mes visites en août et septembre 2000 il n'y avait pas de combats. Les commandants de l'opposition et des Tâlebân prenaient le thé ensemble en vieux amis, et me racontaient en riant comment ils s'étaient tiré dessus l'année précédente. Le premier prêta même un pistolet au dernier afin de nous escorter jusqu'à la route principale. Cependant les combats peuvent reprendre d'un moment à l'autre, rendant une intervention archéologique impossible. Le dernier spécialiste qui se rendit sur place dans le cadre d'une consultation pour SPACH, l'architecte Andrea Bruno, grand amoureux du minaret qu'il étudia pour l'UNESCO dans les années 1960 et 1970, dut repartir au terme d'une heure à cause des combats entre les deux factions. Sa présence fut probablement jugée aussi indésirable que la mienne par les pilliers.

Finalement, on ne peut qu'assister en tant que témoin à cet évidage du site, et essayer de convaincre les habitants, les premiers chaînes dans ce pillage de mieux en mieux organisé, de ne pas trop détruire les éléments architecturaux, et de répertorier leurs trouvailles dans un cahier que nous avons offert au " Comité de Protection de Djam ". Après ces démarches nous reprenons la route de retour, destination Hérat, à une longue journée de voiture. En route nous passons les caravanes de gens qui abandonnent leurs villages avec toutes leurs possessions, peut-être pour ne jamais y revenir, afin d'échapper à la sécheresse et à un long hiver sans nourriture.

